



ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

Paraissant tous les trois mois

TOME XXII (1897)

NOTES ET MÉMOIRES

COMPTES RENDUS DES SÉANCES



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, passage de l'Hôtel-Dieu, 36-38.

1897



LE R. P. MONTROUZIER

(1820-1897)

NOTICE SUR LE R. P. MONTROUZIER

PAR

Le Dr G. BEAUVISAGE.

Le 16 mai 1897, est mort à Saint-Louis, près Nouméa (Nouvelle-Calédonie), le R. P. Xavier Montrouzier, missionnaire apostolique de la Société de Marie, âgé de 76 ans.

Pendant sa longue carrière de plus de cinquante années passées en Océanie, il a consacré aux sciences naturelles les loisirs que lui laissait l'exercice de son ministère, et a largement contribué à faire connaître les richesses de la faune et de la flore de la Nouvelle-Calédonie, où il a passé la plus grande partie de son existence. A partir d'une certaine époque, il cessa de poursuivre ses recherches botaniques pour s'adonner exclusivement à la zoologie. Nous devons le regretter vivement pour la science des végétaux, à laquelle il avait apporté d'importantes contributions; car ses travaux botaniques interrompus, ses herbiers dispersés, abandonnés, en partie perdus peut-être, ses publications incomplètes ont laissé dans ce domaine de nombreuses lacunes, qu'il pensait sans doute voir combler par ses successeurs, et soulevé un certain nombre de problèmes, dont il eût pu, mieux que personne, trouver la solution encore attendue aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, il fut botaniste dès le début de sa carrière, et il appartenait à cette congrégation essentiellement lyonnaise des RR. PP. Maristes; il fut pendant longtemps en correspondance avec de nombreux naturalistes lyonnais, il a dédié à plusieurs d'entre eux un certain nombre de genres et d'espèces nommés par lui; quelques-uns de ses mémoires ont été

publiés par nos sociétés lyonnaises : tout cela lui crée d'incontestables titres à notre souvenir et justifie l'hommage que nous venons lui rendre dans les *Annales de la Société botanique de Lyon*.

Le R. P. Montrouzier naquit à Montpellier le 3 décembre 1820. Il fit ses études secondaires d'abord au collège de Saint-Affrique (Aveyron), puis au collège Louis-le-Grand à Paris. Ses traditions de famille le portaient vers la médecine où il aurait eu pour maître et pour guide son oncle, le célèbre D^r Chretien; peut-être fût-ce dans cette intention qu'il se mit à étudier les sciences naturelles sous la direction de Marcel de Serres. Mais sa vocation l'entraînait vers l'état ecclésiastique et surtout la carrière apostolique du missionnaire, qu'il ne tarda pas à embrasser, tout en conservant de sa première initiation scientifique le goût de l'étude de la nature, qui ne l'abandonna jamais.

La Société de Marie était alors en formation à Lyon, et le pape Grégoire XVI lui confiait l'évangélisation des îles de l'Océanie occidentale. Le jeune Montrouzier y fut bientôt admis et fit partie d'une des premières missions dirigées vers ces pays alors si peu connus et que la sauvagerie des populations indigènes rendait d'un abord si difficile et si périlleux.

Avant de partir, il fut en relation avec divers savants qui lui donnèrent leurs conseils, en particulier avec François Arago qui lui demanda son concours au nom de l'Académie des sciences et auquel il promit d'envoyer des documents scientifiques sur les régions qu'il allait visiter. Il avait alors 24 ans.

La caravane dont il faisait partie comme provicaire était destinée aux îles Salomon; elle dut avant d'aller s'y fixer, s'arrêter en passant à la Réunion, et probablement pendant deux ou trois mois en Australie.

Montrouzier herborisa aux environs de Sydney et y récolta diverses plantes qu'on retrouve dans son herbier, datées d'août, septembre et octobre 1845.

Arrivée aux îles Salomon vers le commencement de l'année 1846, la mission y fut fort éprouvée par la fièvre et les privations; bientôt l'hostilité des indigènes se déclara ouvertement; Mgr Epalle, ainsi que la plupart des missionnaires, tombèrent sous leur casse-tête et servirent d'aliments à ces cruels anthropophages. Vers la fin de cette même année, le R. P. Montrou-

zier, resté presque seul et blessé, abandonnait les îles Salomon et venait se réfugier en Nouvelle-Calédonie, au sein de la Mission établie à Balade, vers la pointe septentrionale de la grande terre, pour y rétablir sa santé.

L'année suivante, une nouvelle mission composée de Mgr d'Antiphelles et des RR. PP. Frémont, Villiers et Montrouzier, fut envoyée à l'île Woodlark (ou Moïou), qui n'était connue encore que par un massacre de matelots naufragés. Malgré cela, cette mission, qui y débarqua le 10 septembre 1847, put s'y établir tranquillement et y séjourner pendant près de cinq ans. Le R. P. Montrouzier y récolta bien un certain nombre de plantes, mais sans rien publier à leur sujet; il y étudia surtout la faune de cette île, qui lui fournit les matériaux d'importants mémoires sur les insectes, les poissons, les oiseaux et les mollusques qui l'habitent.

Dans le courant de l'année 1852, il revint en Australie où il fit quelques nouvelles récoltes botaniques, et où il s'occupait surtout de classer et de déterminer ses échantillons de la faune de Woodlark, en les comparant à ceux du musée de Sydney et de la collection particulière de M. William Mac Leay.

En janvier 1853, il passa à l'île des Pins, un peu plus tard à Tiaré, puis vers la fin de la même année à Balade.

En 1855, il fut nommé aumônier de la première garnison militaire de Nouméa.

En 1857, il repartit vers le nord, chargé de fonder une nouvelle mission aux îles Bélep, petit groupe situé dans le prolongement de la pointe nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie; il s'installa à l'île Art, la plus importante du groupe, où il fit ses plus précieuses observations botaniques et dont il décrivit la flore dans un important mémoire.

Il n'y resta pourtant pas longtemps; en octobre 1858, il était déjà à l'île Lifou (îles Loyalty), occupé à organiser encore une mission.

Celle-ci une fois installée, il fut nommé desservant à Kana, sur la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, d'où il passa plus tard à Hienghène pour y établir une mission, puis à Païta en 1865.

De 1872 à 1876, il remplit les fonctions d'aumônier, d'abord à la presqu'île Ducos, puis à l'île Nou.

Enfin il rentra à Nouméa comme aumônier de l'hôpital mili-

taire, et conserva ces fonctions jusqu'en 1893, époque où l'âge et les infirmités l'obligèrent à quitter le ministère actif; il se retira alors à Saint-Louis, où la mort est venue l'enlever au bout de quatre ans de repos bien gagné, après une existence des plus actives, partagée entre ses devoirs ecclésiastiques, les œuvres de bienfaisance auxquelles se complaisait son cœur généreux, et les études d'histoire naturelle auxquelles sa vive intelligence s'appliquait avec tant d'ardeur et de succès.

L'Echo de la France catholique, de Nouméa, auquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent, apprécie en ces termes le caractère du R. P. Montrouzier :

« Cette longue carrière, il l'a honorée par ses talents et par son zèle. Richement doué, pétri de vif-argent, d'un esprit toujours en éveil, actif, fier, perspicace, il était capable de toutes les études et de tous les ministères. Sa parole toujours correcte, convaincue, savante et profonde, le faisait apprécier par tous ceux qui l'entouraient.

« ... Il n'était pas moins bien doué du côté du cœur. On ne l'approchait point sans éprouver le devoir de lui accorder, avec son estime, sa confiance et son amour. Il aimait à rendre service, et le faisait avec un empressement et une générosité qui tenaient de la spontanéité.

« Son cœur, de sa nature ardent, était servi par une volonté qui ne connaissait ni obstacle, ni faiblesse. Il se sentait armé pour la lutte. Ce qu'il voulait, il le voulait bien.

« Incapable de dissimuler sa pensée, il aurait pu faire sienne la parole de Boileau : « J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon. » Toutefois, quand il avait une vérité à dire, il savait choisir le moment et la forme spirituelle ou gracieuse qui devait la faire agréer sans rancune.

« Fidèle à la devise des missionnaires « Dieu et Patrie », il joignit toujours à l'amour de Dieu, qui le fit apôtre, l'amour de la France. »

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de rappeler le rôle important que joua le R. P. Montrouzier dans l'établissement de la domination française en Nouvelle-Calédonie.

En 1851, la corvette française l'*Alcmène* faisait l'hydrographie de la partie septentrionale de cette île : deux de ces embarcations furent attaquées par les Kanaques, deux officiers et douze matelots furent pris, mis à mort et mangés : il fallait

venger ce massacre. Il fallait aussi protéger nos missionnaires établis depuis quelques années sur plusieurs points de la côte, et sérieusement menacés au nord par le soulèvement des sauvages. En même temps, le gouvernement français songeait à transformer le régime des bagnes en transportation.

Aussi une expédition fut-elle décidée : le 24 septembre 1853, le contre-amiral Febvrier-Despointes, débarqué à Balade, proclamait la prise de possession de la grande île au nom de la France.

Le R. P. Montrouzier, alors à Tiaré, informé aussitôt de son arrivée par un mot du R. P. Vigoureux, de la mission mariste de Balade, accourut précipitamment ; il venait, en effet, précisément en sa qualité de botaniste, d'apprendre une importante nouvelle qu'il avait hâte de communiquer à l'amiral : « Vous n'avez pas un moment à perdre », lui dit-il, « si vous voulez devancer les Anglais à l'île des Pins. Il y a deux ou trois jours, j'ai reçu d'un naturaliste de Sydney une caisse de plantes et une lettre qui devaient me parvenir par le navire anglais le *Herald* ; mais celui-ci a dû s'arrêter à l'île Norfolk, le temps d'y réparer une petite avarie. Un navire sandalier partant pour Balade, on lui a remis ce qui m'était destiné, et voilà comment je suis informé de l'arrivée prochaine du *Herald*, de son retard, et de son intention d'occuper l'île des Pins. »

Immédiatement, l'amiral profite du renseignement, se rembarque sur la corvette le *Phoque* et cingle sur l'île des Pins, où il arrive juste à temps. Le *Herald* l'y avait précédé de peu, et le commodore anglais négociait déjà avec le chef kanak pour lui faire accepter le protectorat britannique. Ce chef allait sans doute bientôt céder à ses instances, malgré les conseils des missionnaires maristes qui, établis auprès de lui depuis 1848, avaient réussi à lui inspirer de la méfiance à l'égard des Anglais et à lui faire prolonger les pourparlers.

L'arrivée du *Phoque* changea la face des choses, et le chef kanak annonça le lendemain au commandant du *Herald* qu'il n'avait pas besoin du pavillon anglais, ayant déjà un pavillon français flottant depuis le matin sur sa case. C'était le 29 septembre 1853.

Voilà comment une caisse de plantes, reçue par le R. P. Montrouzier, valut à la France la possession de l'île des Pins.

Nous ne pouvons ici parler des nombreux travaux zoologiques du vaillant missionnaire, mais nous devons l'envisager comme botaniste et apprécier son œuvre en cette qualité.

Il quitta l'Europe bien jeune encore et, n'ayant reçu qu'une initiation scientifique un peu superficielle, il fut bientôt éloigné pour toujours du monde savant, et s'il y eut par la suite de nombreux correspondants, il ne put y trouver de maîtres pour compléter peu à peu son éducation botanique par leur exemple ou par leurs conseils, et diriger les efforts de son ardente activité et de sa vive intelligence. Quels livres a-t-il eu à sa disposition, au cours d'une existence si mouvementée, au milieu des tribus sauvages qu'il évangélisait ? Il semble qu'il n'ait eu qu'un seul livre de botanique, fondamental il est vrai, mais insuffisant, le *Prodromus* d'A.-P. de Candolle ; il n'a pas même eu entre les mains le *Sertum austro-caledonicum* de La Billardièrre qui lui eût été souvent fort utile, et où il eût retrouvé bien figurées quelques-unes des plantes qu'il ne reconnaissait pas sûrement dans les courtes diagnoses du *Prodromus*.

Que pouvait-il faire ? Récolter et observer ; il l'a fait avec un zèle remarquable et d'incontestables qualités, auxquelles n'envlèvent rien les critiques que mérite assurément son œuvre au point de vue absolu.

Il a récolté beaucoup, mais ses échantillons sont le plus souvent petits ; exposé à de fréquents déplacements dans un pays où les moyens de transport sont rares et difficiles, il devait songer à ne pas trop s'encombrer de volumineux colis. Quand il en eut le loisir, il étiqueta soigneusement ses récoltes, notant toujours la localité, l'habitat, l'époque de floraison et de fructification, et souvent divers détails descriptifs. Mais il n'en eut souvent pas le temps et un grand nombre de ses plantes ne furent pas étiquetées ; très peu sont datées.

Il observa ses récoltes avec un soin minutieux et une grande sagacité ; ce fut un analyste admirablement doué et des plus consciencieux.

Mais il n'était pas suffisamment éclairé par son livre de chevet sur l'importance de certains caractères qu'il ne mentionne jamais, ou presque jamais, tels que la structure des ovaires, la placentation, l'insertion, la forme et la direction des ovules, le mode de déhiscence des fruits capsulaires, l'albumen des graines, la forme des embryons : il n'avait pas appris à disséquer !

En revanche, il note souvent avec minutie des détails de conformation extérieure, des dimensions d'organes auxquels il attache une importance exagérée, n'ayant pas acquis à un degré suffisant la notion pratique de la variabilité des caractères et du polymorphisme fréquent des types spécifiques.

Ceci nous amène à considérer son œuvre au point de vue de la botanique systématique.

Montrouzier ne s'est pas contenté, en effet, de récolter, d'observer et de décrire : il a nommé et classé ses découvertes. Certains peuvent trouver qu'il a eu tort de le faire, son isolement devant lui interdire d'assumer cette responsabilité : mal outillé en bibliographie, sans herbiers antérieurs pour comparer, il risquait de créer des doubles emplois dans la nomenclature ; cela lui est arrivé quelquefois, beaucoup moins qu'on ne serait tenté de le supposer.

Avec son *Prodromus*, il a reconnu et déterminé très exactement un grand nombre d'espèces antérieurement décrites ; ses étiquettes et ses notes le prouvent ; mais la moindre petite différence constatée dans ses échantillons le portait à en faire des espèces nouvelles, tout en reconnaissant leur affinité avec les types connus. Son esprit analytique et précis le portait à la multiplication des espèces ; c'est affaire de tempérament et des conditions du milieu où il se trouvait.

Il se savait dans un pays neuf, dont la flore, à peine entrevue s'était pourtant montrée déjà très spéciale et très différente de celle de l'Australie, par exemple, qui en est pourtant relativement voisine. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il s'attendît à rencontrer fréquemment des plantes inconnues avant lui et à ce qu'il fût porté à leur donner un nom. Et le plus souvent il a eu raison ! Lui reprochera-t-on de s'être trompé quelquefois ?

Il dit d'ailleurs dans l'introduction de son premier mémoire zoologique : « J'ai peut-être, sans le vouloir, donné des noms « spécifiques à des espèces déjà décrites ; je les retire d'avance, « convaincu qu'il y a déjà assez de confusion dans la synonymie « sans y ajouter. »

Mais il n'a pas seulement nommé des espèces, il a créé un certain nombre de genres, et c'est là surtout le côté faible de son œuvre. Quoique bien convaincu, comme il l'écrivit quelque part, que « *Character non facit genus* », il a trop fréquemment accordé une valeur générique à un petit ensemble de caractères

qui ne méritait pas cet honneur, et a ainsi un peu gaspillé les noms de savants, de missionnaires ou de marins français auxquels il les dédiait volontiers pour leur faire honneur, et dont le parrainage, ne pouvant être conservé pour ses genres trop réduits, ne pourra plus que difficilement être accordé à d'autres plus légitimes.

L'intermittence de ses travaux, à chaque instant interrompus par les soins de son ministère apostolique, a eu parfois d'autres conséquences fâcheuses, telles que des absences de mémoire, qui lui ont fait, au bout de quelque temps, donner un deuxième nom à une plante déjà baptisée par lui ou appliquer à une nouvelle plante un nom générique déjà attribué par lui à une espèce toute différente.

Malgré tout, il semble qu'il ait bien fait de nommer les espèces nouvelles ou celles qu'il considérait comme telles; car, en somme, il a fait de nombreuses découvertes et avait le droit d'en revendiquer la paternité, bien qu'il n'ait jamais songé à des polémiques quelconques dans cette direction. Ses notes manuscrites paraissent même souvent avoir été rédigées pour sa satisfaction personnelle, sans préoccupation de la publicité à leur donner. Mais s'il n'avait point nommé ses plantes, si une partie de ses notes n'avait pas été publiée, tout son travail eut été perdu, rien n'en serait parvenu jusqu'à nous, ce qui eût été assurément fort regrettable, tant pour la science botanique, à laquelle il avait consacré tant d'efforts, que pour ses mérites personnels, auxquels il nous est dès lors permis de rendre justice.

Que nous reste-t-il donc de lui, en botanique? Un seul mémoire important sur la *Flore de l'île Art*, publié dans les *Mémoires de l'Académie de Lyon*, une courte note sur le Niauli (*Melaleuca viridiflora*), et deux herbiers appartenant aujourd'hui l'un à la Faculté de médecine de Lyon, l'autre à la Faculté des sciences de Montpellier.

Le mémoire et les herbiers nous sont parvenus dans de mauvaises conditions. Le mémoire fut imprimé sans que les épreuves en aient été revues et corrigées par qui que ce soit de compétent; aussi est-il plein de fautes d'impression que l'auteur n'aurait pas laissé passer: son nom même y est estropié et a été porté à la connaissance des botanistes avec un s au lieu d'un z, coquille qui s'est répandue naturellement dans tous les ouvra-

ges où il est cité, et même, aux yeux de certains fanatiques, donne à cette erreur d'orthographe ainsi qu'à celles qui portent sur des noms de plantes, l'autorité de la chose jugée, sur laquelle personne n'a le droit de revenir.

Comment ce mémoire est-il parvenu à l'Académie de Lyon ? Il a été déposé à la séance du 29 mai 1830, par Alexis Jordan, qui n'était pas en relations avec Montrouzier, mais qui dut être chargé de ce soin par B.-P. Perroud. Ce dernier était correspondant de Montrouzier pour les insectes et, plus tard, collabora avec lui à la publication d'un *Essai sur la faune entomologique de Kanala* dans les *Annales de la Société linnéenne de Lyon* (dont il fut un moment le président).

Nous savons par une note manuscrite contenue dans l'herbier de Montrouzier, reçu en 1866 par la Faculté des sciences de Montpellier, qu'il avait envoyé en 1855 un échantillon d'une certaine Fougère à la Société linnéenne de Lyon, dont il était membre correspondant. D'autre part, l'herbier qui est aujourd'hui à la Faculté de médecine de Lyon, a été légué à celle-ci par le docteur Louis Perroud, qui le tenait évidemment de son père. Le mémoire manuscrit dut accompagner l'un des envois de plantes sèches faits à ce dernier.

Il y eut, en effet, plusieurs envois adressés à Lyon ; car deux plantes de l'herbier de Lyon, portent l'indication de la date de leur récolte à Art, en février et mars 1857 ; ce sont les seules de cette collection qui soient datées ; elles ont dû être envoyées à B.-P. Perroud, vers 1859.

Ces envois de plantes ne trouvèrent malheureusement à Lyon personne qui fût disposé à s'y intéresser, tous les botanistes lyonnais d'alors s'occupant à peu près exclusivement de la flore locale. (Seringe venait de mourir, en 1858).

Une partie fut sans doute perdue, car il est probable que Montrouzier avait envoyé, avec son mémoire, toutes les plantes dont il y donnait la description, et un bon nombre d'entre elles manquent à l'herbier qui nous reste.

B.-P. Perroud et son fils conservèrent ces plantes sans en parler à personne, ne soupçonnant pas sans doute la valeur de ces nombreux types originaux d'espèces et de genres du zélé missionnaire. Aussi cette collection demeura-t-elle inconnue des botanistes jusqu'à ces dernières années.

L'autre herbier, envoyé à la Faculté des sciences de Mont-

pellier, ne resta pas aussi complètement ignoré; il fut même, pendant plusieurs années, prêté au Muséum de Paris, où malheureusement les savants botanistes qui s'y intéressaient n'eurent pas le loisir de l'étudier comme ils se proposaient de le faire.

Maintenant, il est provisoirement à Lyon, entre nos mains et sert, comme le premier, dont il a été utilement rapproché, à des études dont l'intermittence n'exclut pas la persévérance, et qui parviendront un jour, nous l'espérons, à mettre en lumière une bonne partie de ce qui reste d'obscur encore dans l'œuvre du R. P. Montrouzier.

Pas tout assurément! Car ces collections sont incomplètes et ne contiennent pas tous les types décrits par Montrouzier; pour certains d'entre ceux qui s'y trouvent, les spécimens sont imparfaits, souvent surtout sans fruits et graines, sans indication de la couleur des fleurs, etc. Il est très probable que Montrouzier a dû envoyer à Lyon même, et peut-être ailleurs, d'autres collections de plantes, aujourd'hui égarées et peut-être détruites par des dépositaires qui n'en pouvaient apprécier l'importance. Cette disparition est une perte irréparable; en effet, les diagnoses de Montrouzier sont parfois trop courtes et ne permettent pas de reconnaître à quelles plantes elles peuvent s'appliquer, tandis que l'inspection des échantillons étiquetés et complets ne laisse généralement plus aucun doute.

Presque toutes ses espèces ont été retrouvées depuis, et la plupart d'entre elles ont reçu d'autres noms, qui leur ont été attribués par Brongniart et Gris, Vieillard, Pancher, Deplanche, Baillon, etc. Il y a donc lieu de restituer à Montrouzier la priorité à laquelle il a droit pour ses dénominations; cela ne sera pas toujours possible, quand des spécimens-types ne pourront pas être rapprochés de la description, pour la compléter.

Pourquoi Montrouzier a-t-il abandonné la botanique? Nous ne saurions le dire; mais il est permis de supposer qu'il a pu être découragé de continuer ses recherches quand il a vu l'exploration botanique de la Nouvelle-Calédonie entreprise par d'autres collecteurs comme Vieillard et Pancher, Deplanche et Balansa qui étaient plus libres que lui et pouvaient se consacrer entièrement à cette tâche, sans en être détournés comme lui, par tant d'autres occupations et devoirs professionnels.

Quelle qu'en soit la cause, cet abandon demeure très regret-

table, car si Vieillard et Pancher ont fait dans cette direction une œuvre considérable, ils n'ont pas suivi et complété celle de Montrouzier; quoique s'étant trouvés en rapports avec lui, ils n'ont pas suffisamment connu ses travaux, n'en ont pas profité, et paraissent avoir parfois compliqué des questions dont il avait au moins préparé la solution.

Amené par hasard à connaître les herbiers du R. P. Montrouzier, nous nous sommes pris d'intérêt pour cette grande et sympathique figure du savant missionnaire, employant au culte de la science les loisirs qu'il trouvait dans son isolement aux antipodes, parvenant, malgré les énormes difficultés que lui créait l'absence de la plupart des moyens d'étude, à faire de sérieuse et utile besogne, et réussissant à édifier une œuvre qui mérite de ne pas être oubliée.

En attendant de pouvoir publier sur l'ensemble de cette œuvre des appréciations détaillées qui en fassent ressortir l'importance, nous avons voulu esquisser une courte biographie de son auteur et rendre à celui-ci, dans nos *Annales*, un public et respectueux hommage.

Le R. P. Montrouzier avait les diplômes de membre correspondant de la Société orientale (1844), de la Société linnéenne de Lyon (1853), de la Société linnéenne de Bordeaux (1854), de la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon (1855), de la Société entomologique de France (1858), de la Société d'anthropologie de Paris (1860), de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie (1867).

Pancher lui a dédié un genre de Clusiacées, *Montrouziera*, comprenant trois espèces, et Vieillard a cru devoir débaptiser une de ses espèces de Myrtacées (*Stravadium integrifolium* MONTR. pour l'appeler *Barringtonia Montrouzieri*.

On doit au R. P. Montrouzier une *Notice historique, ethnographique et physique sur la Nouvelle-Calédonie* (in-8°, Paris, Challamel, 1862), où il a, le premier, dit-on, fait connaître les richesses minières de notre colonie, et de nombreux mémoires scientifiques que nous groupons ci-après sous les titres des divers périodiques dans lesquels ils ont été publiés.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE LYON.

Essai sur la faune de Woodlark ou Moiou (1851-1852); Ento-

mologie (VII, 1855, p. 1-114; VIII, 1856, 393-416); Ichthyologie (VIII, 1856, p. 417-504).

REVUE ET MAGASIN ZOOLOGIQUE.

Description d'une coquille nouvelle (VIII, 1856, p. 471-472).

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON.

Description de quelques Hémiptères de la Nouvelle-Calédonie (V, 1858, p. 243-260).

Essai sur la faune entomologique de Kanala (Nouvelle-Calédonie), en collaboration avec B.-P. Perroud (XI, 1864, p. 46-257).

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON (Classe des sciences).

Flore de l'île Art, près de la Nouvelle-Calédonie (X, 1860, p. 173-254).

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE MONTPELLIER.

Quelques notes sur l'Ornithologie de Woodlark (IV, 1858-1860, p. 5-12).

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE DE FRANCE.

Observations entomologiques sur l'île Lifu (VII, 1859, p. cxlv-cxlix).

Essai sur la faune entomologique de la Nouvelle-Calédonie (Balade) et des îles des Pins, Art, Lifu, etc. (3^e série, VIII, 1860, p. 229-308, 867-916; 4^e série, I, 1861, p. 59-74, 265-306).

Description de deux nouvelles espèces de Crustacés des côtes de la Nouvelle-Calédonie (V, 1865, p. 160-162).

JOURNAL DE PHARMACIE.

Sur le Niauli de la Nouvelle-Calédonie (IV, 1866, p. 176).

JOURNAL DE CONCHYLIOLOGIE.

Descriptions d'espèces nouvelles de coquilles de l'archipel calédonien.

Une vingtaine d'articles, souvent publiés en collaboration avec Souverbie ou J.-B. Gassies, répartis dans la plupart des volumes de ce périodique parus de 1857 à 1879.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Notes d'histoire naturelle sur les îles Huon et Surprise (XII, 1876, p. 645-648).

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS.

Sur la Nouvelle-Calédonie : races humaines, anthropophagie, intelligence (2^e série, V, 1870, p. 28-45; séance du 20 janvier 1870).

Qu'il nous soit permis, pour faire ressortir ici les mérites scientifiques du R. P. Montrouzier, d'emprunter à M. H. Crosse, directeur du *Journal de Conchyliologie*, quelques lignes extraites d'un important travail sur la *Faune malacologique de la Nouvelle-Calédonie* :

« Qui aurait pu croire que cet humble apôtre....., pourchassé par les Canaques....., serait celui auquel on devrait la connaissance, ou pour mieux dire la révélation de cette belle faune malacologique néo-calédonienne dont l'originalité est si grande et l'intérêt scientifique si puissant ? C'était pourtant la vérité, et c'est bien au R. P. Montrouzier et à ses remarquables aptitudes zoologiques que la science est redevable, non seulement des plus nombreuses, mais des plus importantes découvertes conchyliologiques effectuées dans l'archipel. Les autres, quel que soit d'ailleurs leur mérite, n'ont fait qu'obéir à son impulsion et suivre la voie qu'il leur avait tracée. » (*Journal de Conchyliologie*, 3^e série, XLII, 1894, p. 163-164).

Nous ne pouvons terminer cette notice sans remercier chaleureusement le R. P. Hervier, de la Société de Marie, à l'obligeance duquel nous devons une bonne partie des renseignements qu'elle contient, et la communication d'une photographie qu'il a bien voulu nous autoriser à faire agrandir et qui nous permet de reproduire ici l'énergique physionomie du R. P. Montrouzier.
